Article original

Synérèses et diérèses dans « Élévation » et «L'Albatros» de Charles Baudelaire : une lecture sémiotique de la dualité existentielle du poète

***Dibié BADO*[1]**

[1] Maître-Assistant, Université Joseph Ki-Zerbo, Laboratoire Langues, Discours et Pratiques Artistiques, Ouagadougou (Burkina Faso)
Auteur correspondant : badodibie3@gmail.com
Article reçu le **22/10/2026**
Réf : 35-AU13-0335

Résumé :
Dans la poésie classique française, deux voyelles contiguës à l'intérieur d'un mot peuvent être prononcées en une seule syllabe (synérèse) ou en deux (diérèse), selon les exigences de la métrique et de l'usage. Cet article étudie la portée sémiotique de ces deux traitements dans « Élévation » et « L'Albatros », deux poèmes des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Il pose que leur répartition, au-delà de la contrainte métrique, participe de l'expression d'une dualité existentielle du poète. La démarche combine la scansion intégrale des trente-six alexandrins du corpus, l'inventaire des groupes vocaliques et une lecture sémiotique fondée sur l'opposition figurative ciel / terre et sur la catégorie thymique euphorie / dysphorie. L'analyse établit dix synérèses et neuf diérèses. À une exception près (« hu-ées »), les diérèses (« nu-ages », « pu-ri-fi-er », « su-pé-ri-eur », « a-lou-ettes », « mu-ettes », « nu-ées », etc.) se concentrent sur le lexique de l'élévation, de la purification et de la grandeur, tandis que les synérèses les plus significatives (« miasmes », seule synérèse véritablement marquée, « derrière », « ennuis », « milieu ») s'attachent à l'univers terrestre de la pesanteur. La coexistence des deux traitements, parfois dans un même vers, figure l'écartèlement du poète entre aspiration spirituelle et déchéance terrestre, sous réserve de la part de convention qui régit la prosodie classique.
Mots clés : Baudelaire ; diérèse ; métrique ; sémiotique ; synérèse.

Syneresis and diaeresis in Charles Baudelaire's "Élévation" and "L'Albatros": a semiotic reading of the poet's existential duality

Abstract:
In classical French poetry, two contiguous vowels within a word may be pronounced as a single syllable (syneresis) or as two (diaeresis), according to metrical requirements and usage. This article examines the semiotic import of these two treatments in "Élévation" and "L'Albatros", two poems from Charles Baudelaire's Les Fleurs du mal. It argues that their distribution, beyond metrical constraint, contributes to expressing the poet's existential duality. The method combines a complete scansion of the thirty-six alexandrines of the corpus, an inventory of vowel sequences and a semiotic reading based on the figurative opposition sky / earth and on the thymic category euphoria / dysphoria. The analysis identifies ten synereses and nine diaereses. With one exception ("hu-ées"), diaereses ("nu-ages", "pu-ri-fi-er", "su-pé-ri-eur", "a-lou-ettes", "mu-ettes", "nu-ées", etc.) cluster around the lexicon of elevation, purification and greatness, whereas the most significant synereses ("miasmes", the only truly marked one, "derrière", "ennuis", "milieu") are attached to the earthly realm of heaviness. The coexistence of both treatments, sometimes within the same line, figures the poet's tension between spiritual aspiration and earthly downfall, while taking into account the share of convention that governs classical prosody.
Keywords: *Baudelaire; diaeresis; metrics; semiotics; syneresis.*

Introduction

Parmi les formes codifiées de la poésie, l'une des moins explicitées est le traitement métrique des voyelles contiguës à l'intérieur d'un mot, c'est-à-dire la synérèse et la diérèse. Or la maîtrise de leur formation et de leur emploi constitue, avec les autres outils de la poétique, l'une des étapes clés de la saisie de la signification profonde des textes. C'est fort de ce constat que nous proposons de réfléchir à la portée symbolique des synérèses et des diérèses dans « Élévation » et « L'Albatros », deux poèmes de la section « Spleen et Idéal » des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire.

La valeur expressive des faits de métrique a suscité une abondante littérature. Les traités de versification (Grammont, 1965 ; Mazaleyrat, 1974 ; Aquien, 1993) décrivent la synérèse et la diérèse et leur reconnaissent, dans certains contextes, une fonction expressive, que la psychophonétique a cherché à fonder (Fónagy,

1983) ; les travaux de métrique formelle (Cornulier, 1982 ; Gouvard, 1999) rappellent cependant que leur distribution est en grande partie fixée par l'usage et par l'étymologie. Du côté de l'analyse structurale et sémiotique, la lecture des « Chats » de Baudelaire par Jakobson et Lévi-Strauss (1962) a montré que les niveaux phonique, métrique et sémantique d'un poème peuvent entrer en corrélation, et la sémiotique greimassienne fournit les catégories (figurative, thymique, actantielle) qui permettent d'articuler le plan de l'expression au plan du contenu (Greimas et Courtés, 1979 ; Hébert, 2009). Les études consacrées à « Élévation » et à « L'Albatros » privilégient toutefois l'analyse thématique de l'opposition entre l'Idéal et le Spleen ; le rôle qu'y jouent les synérèses et les diérèses demeure peu examiné. C'est cet aspect que le présent article se propose d'éclairer.

Dès lors, une question se pose : quelle est la portée de l'emploi des synérèses et des diérèses dans « Élévation » et « L'Albatros » de Charles Baudelaire ? Plus précisément, au-delà de la contrainte métrique, ces procédés ne constituent-ils pas une expression sémiotique de l'écartèlement du poète face aux réalités du monde qui l'entoure ? Quelle vision du monde l'auteur laisse-t-il transparaître à travers eux ?

L'hypothèse générale postule que l'emploi des synérèses et des diérèses dans les deux poèmes révèle la manière dont Baudelaire conçoit le monde qui l'entoure. Elle se décline en trois hypothèses spécifiques : la première stipule que les synérèses et les diérèses employées dans ces poèmes sont symboliquement connotées ; la deuxième suppose que leur répartition est caractéristique d'une rupture du poète avec le monde qui l'entoure ; la troisième laisse entendre que, par ces procédés métriques, le poète laisse transparaître sa vision du monde et la conscience qu'il a de lui-même. L'objectif de l'article est donc d'établir, par la scansion, l'inventaire des synérèses et des diérèses du corpus, puis d'en dégager la signification au regard de l'univers sémantique des deux poèmes.

Après la présentation du cadre théorique et méthodologique (1), nous exposerons les résultats de la scansion et de l'inventaire des groupes vocaliques du corpus (2), avant d'en discuter la portée sémiotique (3).

1. Cadre théorique et méthodologique

1.1. Ancrage théorique : sémiotique et métrique

Toute compréhension profonde d'une œuvre artistique repose sur la reconnaissance de codes, que des théories déjà élaborées permettent de mettre au jour. Le présent travail s'adosse à la sémiotique d'inspiration greimassienne, qui distingue le plan de l'expression et le plan du contenu et permet de corréler un fait formel (ici, le traitement métrique d'un groupe vocalique) à des catégories sémantiques : opposition figurative ciel / terre, catégorie thymique euphorie / dysphorie, parcours du sujet (Greimas et Courtés, 1979 ; Hébert, 2009).

La troisième hypothèse mobilise en outre la notion d'ipséité. Le terme désigne la conscience que le sujet a de lui-même, mais d'un soi qui vit et se transforme, suivant les analyses de Jerphagnon (1965) : c'est ce par quoi un sujet se distingue de ce qui l'environne. Appliquée au poète, cette notion permet de lire dans la tension entre synérèses et diérèses l'expression d'un sujet qui se pense en rupture avec son milieu.

1.2. Démarche méthodologique et règles de scansion

Comme toute pratique scripturaire, la versification classique repose sur des règles rigoureuses qui s'imposent à ses praticiens, poètes et critiques. C'est à partir d'elles que l'on détermine le mètre, les groupes rythmiques, les hémistiches et la césure, qui guident non seulement l'écriture du poème, mais aussi sa diction. La reconnaissance des syllabes d'un vers repose notamment sur le traitement du « e muet » ou e caduc (Mazaleyrat, 1974 ; Aquien, 1993) :

- le « e muet » final d'un mot ne compte pas à l'intérieur du vers lorsque le mot suivant commence par une voyelle ou par un « h muet » (élision) ;
- le « e muet » compte à l'intérieur du vers lorsque le mot suivant commence par une consonne ou par un « h aspiré », ainsi que lorsqu'il est suivi de -s ou de -nt (« vastes oiseaux », « suivent, indolents ») ;
- le « e muet » placé à la fin du vers ne compte pas.

Le décompte des syllabes permet ensuite de reconnaître le traitement des groupes de voyelles contiguës à l'intérieur d'un mot, principalement *i*, *u* ou *ou* suivis d'une autre voyelle. Le français moderne ne connaissant pas de véritables diphtongues, ces groupes se prononcent soit en une syllabe, la première voyelle prenant la valeur d'une semi-voyelle, soit en deux syllabes (Dubois et al., 2002 : 147, 464). On distingue ainsi deux traitements :

- la synérèse, lorsque les deux voyelles contiguës forment une seule syllabe (« ciel », « lui », « bien ») ;
- la diérèse, lorsque les voyelles sont dissociées et forment chacune une syllabe distincte (« pu-ri-fi-er », « su-pé-ri-eur »).

Ne relèvent pas de ces phénomènes les digraphes notant une voyelle simple (« ai » dans « clair », « ei » dans « soleil », « eu » dans « feu »), ni le groupe « oi », toujours monosyllabique en versification classique (« bois », « toi », « rois »), ni le « y » intervocalique de « voyage ». Par ailleurs, le traitement d'un groupe vocalique n'est pas libre : il est largement fixé par l'usage et par l'étymologie, la diérèse correspondant le plus souvent à un hiatus latin (Cornulier, 1982 ; Gouvard, 1999). Certaines séquences, comme é + *a* (« géant ») ou o + è (« poète »), forment même deux syllabes dans la prononciation courante : nous les comptons parmi les diérèses par commodité, mais leur dissociation n'est pas marquée. L'interprétation sémiotique doit donc porter en priorité sur les cas contextuellement marqués.

Concrètement, nous procédons en trois temps : la scansion intégrale des trente-six alexandrins du corpus à partir des règles ci-dessus ; l'inventaire et le classement des groupes vocaliques en synérèses et en diérèses ; l'interprétation de leur répartition au regard des isotopies des poèmes et de la vision existentielle du poète. Le texte des poèmes est cité d'après l'édition de la Pléiade (Baudelaire, 1975).

2. Résultats : inventaire et scansion des groupes vocaliques

2.1. Inventaire des groupes vocaliques du corpus

Jean Dubois et al. (2002 : 149) définissent la diphtongue comme « une voyelle complexe dont le timbre se modifie au cours de son émission, de sorte que l'on entend une certaine qualité vocalique au début de la diphtongue, une autre à la fin ». Le français moderne n'en possédant pas, l'inventaire porte sur les groupes de voyelles contiguës à l'intérieur d'un mot, seuls susceptibles d'une synérèse ou d'une diérèse ; les digraphes et le groupe « oi » (« bois », « soleil », « l'air », « clair », « toi », « loin », « rois », « ailes », « traîner », etc.) sont donc écartés. Le corpus présente les groupes vocaliques suivants :

- **dans « Élévation »** : « nuages » (v. 2), « miasmes » et « bien » (v. 9), « purifier » et « supérieur » (v. 10), « derrière » et « ennuis » (v. 13), « celui » (v. 15 et v. 17), « alouettes » (v. 17), « cieux » (v. 18) et « muettes » (v. 20), soit douze occurrences pour vingt vers répartis en cinq quatrains d'alexandrins à rimes embrassées ;
- **dans « L'Albatros »** : « suivent » (v. 3), « Lui » (v. 10), « Poète » et « nuées » (v. 13), « milieu » et « huées » (v. 15) et « géant » (v. 16), soit sept occurrences pour seize vers répartis en quatre quatrains d'alexandrins à rimes croisées.

2.2. Scansion et classement : synérèses et diérèses

Selon Jean Dubois et al. (2002 : 147), « une diérèse est le traitement bisyllabique d'une séquence qui comporte des éléments

vocaliques formant habituellement une seule syllabe ». La synérèse y est définie (2002 : 464) comme « un cas particulier de la synalèphe dû à la fusion de deux voyelles contiguës en une syllabe. Le premier élément prend la valeur d'une semi-consonne ».

Le classement s'opère par la scansion. Le décompte des vers dépourvus de groupe vocalique établit d'abord le mètre :

– dans « Élévation » :

Vers 1 : Au (1) des (2) sus (3) des (4) é (5) tangs (6), au (7) des (8) sus (9) des (10) val (11) lées (12)

Vers 5 : Mon (1) es (2) prit (3), tu (4) te (5) meus (6) a (7) vec (8) a (9) gi (10) li (11) té (12)

Vers 8 : A (1) vec (2) u (3) n(e) in (4) di (5) ci (6) bl(e) et (7) mâ (8) le (9) vo (10) lup (11) té (12)

– dans « L'Albatros » :

Vers 1 : Sou (1) vent (2), pour (3) s'a (4) mu (5) ser (6), les (7) hom (8) mes (9) d'é (10) qui (11) pa (12) g(e)

Vers 4 : Le (1) na (2) vi (3) re (4) glis (5) sant (6) sur (7) les (8) gouf (9) fres (10) a (11) mers (12)

Vers 5 : À (1) pei (2) ne (3) les (4) ont (5) -ils (6) dé (7) po (8) sés (9) sur (10) les (11) plan (12) ch(es)

Tous les vers du corpus sont donc des alexandrins classiques. Le mètre étant fixé, il permet de déterminer le traitement des groupes vocaliques : un mot en synérèse n'occupe qu'une position pour le groupe (prononciation monosyllabique), un mot en diérèse en occupe deux (prononciation bisyllabique). Illustrons cette démarche par quelques vers :

– dans « Élévation » :

Vers 2 : Des (1) mon (2) ta (3) gnes (4), des (5) bois (6), des (7) nu (8) a (9) ges (10), des (11) mers (12) : diérèse sur « nu-a-ges » ; « bois » est monosyllabique.

Vers 9 : En (1) vo (2) le (3) -toi (4) bien (5) loin (6) de (7) ces (8) mias (9) mes (10) mor (11) bi (12) d(es) : synérèses sur « bien » et « mias-mes ».

Vers 10 : Va (1) te (2) pu (3) ri (4) fi (5) er (6) dans (7) l'air (8) su (9) pé (10) ri (11) eur (12) : double diérèse sur « pu-ri-fi-er » et « su-pé-ri-eur ».

Vers 17 : Ce (1) lui (2) dont (3) les (4) pen (5) sers (6), com (7) me (8) des (9) a (10) lou (11) et (12) t(es) : synérèse sur « ce-lui », diérèse sur « a-lou-ettes ».

Vers 20 : Le (1) lan (2) ga (3) ge (4) des (5) fleurs (6) et (7) des (8) cho (9) ses (10) mu (11) et (12) t(es) : diérèse sur « mu-ettes ».

– dans « L'Albatros » :

Vers 10 : Lui (1), na (2) guè (3) re (4) si (5) beau (6), qu'il (7) est (8) co (9) mi (10) qu(e) et (11) laid (12) : synérèse sur « Lui ».

Vers 13 : Le (1) Po (2) è (3) t(e) est (4) sem (5) bla (6) bl(e) au (7) prin (8) ce (9) des (10) nu (11) ées (12) : diérèses sur « Po-ète » et « nu-ées ».

Vers 15 : E (1) xi (2) lé (3) sur (4) le (5) sol (6) au (7) mi (8) lieu (9) des (10) hu (11) ées (12) : synérèse sur « mi-lieu », diérèse sur « hu-ées ».

Vers 16 : Ses (1) ai (2) les (3) de (4) gé (5) ant (6), l'em (7) pê (8) chent (9) de (10) mar (11) cher (12) : diérèse sur « gé-ant ».

C'est par cette distinction que se vérifie l'homogénéité métrique des vers. Les résultats se récapitulent comme suit :

– « Élévation » : sept synérèses (« miasmes » et « bien », v. 9 ; « derrière » et « ennuis », v. 13 ; « celui », v. 15 et v. 17 ; « cieux », v. 18) et cinq diérèses (« nuages », v. 2 ; « purifier » et « supérieur », v. 10 ; « alouettes », v. 17 ; « muettes », v. 20) ;
– « L'Albatros » : trois synérèses (« suivent », v. 3 ; « Lui », v. 10 ; « milieu », v. 15) et quatre diérèses (« Poète » et « nuées », v. 13 ; « huées », v. 15 ; « géant », v. 16).

Au total, le corpus compte dix synérèses et neuf diérèses. À l'exception de « huées », les diérèses se concentrent sur des mots

porteurs de l'isotopie de l'élévation et de la grandeur. Parmi les synérèses, seule celle de « miasmes » s'écarte du traitement attendu ; les autres relèvent de l'usage. Il reste à examiner si cette répartition, en partie imposée par la convention, peut être lue comme l'expression de la vision du monde du poète.

3. Discussion : portée sémiotique des synérèses et des diérèses

Les poètes symbolistes, dont Baudelaire est le principal précurseur, ont été vivement critiqués non seulement pour les thèmes qu'ils abordaient et pour leur « être social », mais aussi pour leur tendance à considérer le monde référentiel comme le reflet d'un univers spirituel et supérieur qui échappe aux hommes. Cette perception les a conduits à peindre le monde à l'aide de codes difficiles à saisir, par le biais de symboles souvent énigmatiques, propres à susciter chez le lecteur des sensations fortes.

L'emploi des synérèses et des diérèses dans le corpus peut être rapporté à cette manière d'être du poète. Leurs significations trouvent leur pertinence dans leur confrontation aux thèmes des deux poèmes, dont la quête de la spiritualité constitue le dénominateur commun. Mais comment le poète peut-il se recueillir dans un univers où les hommes ne s'attachent qu'aux choses éphémères, aux futilités de la vie ? Comment peut-il s'éloigner « de ces miasmes morbides » (v. 9) pour comprendre « le langage des fleurs et des choses muettes » (v. 20) ? Pour répondre à ces questions, nous recourons à l'analyse des synérèses et des diérèses observées dans le corpus.

3.1. Les synérèses : compression et pesanteur terrestre

Une lecture sémiotique permet d'appréhender les synérèses comme une marque de contraction, de pesanteur, voire de déchéance du sujet et, par-delà lui, de l'homme terrestre. La fusion de deux voyelles en une seule émission de souffle produit un effet de compression. Le vers 9 d'« Élévation » en offre l'exemple le plus net : « miasmes », que l'étymologie grecque prédisposerait à la diérèse, y est contracté en deux syllabes (« mias-mes »), comme si

l'air vicié de la terre étouffait la voix ; c'est la seule synérèse du corpus qui s'écarte du traitement attendu. Les autres synérèses relèvent de l'usage, mais elles prennent sens par leur environnement lexical : « derrière » et « ennuis » (v. 13), associés au « poids » de « l'existence brumeuse » (v. 14), désignent le monde du spleen.

Dans « L'Albatros », les synérèses sont peu nombreuses ; la plus significative est « milieu » (v. 15), qui inscrit le poète « au milieu des huées », c'est-à-dire au cœur de l'espace terrestre et social qui l'humilie. Cette analyse des synérèses conduit à s'interroger sur la portée symbolique des diérèses.

3.2. Les diérèses : dilatation, rupture et affranchissement

Les titres des poèmes, « Élévation » et « L'Albatros », évoquent l'ascension, le vol, l'affranchissement et la liberté tant souhaitée par le poète. Or les diérèses d'« Élévation » portent précisément sur des mots de cette isotopie : « nuages » (v. 2), « purifier » et « supérieur » (v. 10), « alouettes » (v. 17) et « muettes » (v. 20) connotent la fuite vers les hauteurs, la purification, le recueillement et la maîtrise de soi.

En outre, l'étirement vocalique produit par la diérèse mime la trajectoire de l'esprit qui s'élève au-dessus du monde terrestre. Le vers 10 d'« Élévation », avec sa double diérèse « pu-ri-fi-er » / « su-pé-ri-eur », s'oppose ainsi au vers 9, contracté par la synérèse de « miasmes » : à la compression terrestre répond la dilatation céleste. Dans « L'Albatros », les diérèses se concentrent dans la dernière strophe, consacrée au « Po-ète », « prince des nu-ées », exilé « au milieu des hu-ées » et doté d'« ailes de gé-ant » (v. 13-16). Si la dissociation de « Poète » et de « géant » relève de la prononciation ordinaire, celle de « nuées » confère une ampleur particulière au mot qui dit la souveraineté du poète. La séparation des voyelles crée un vide phonique qui semble mimer le passage de la matière lourde à la fluidité spirituelle.

« Huées » fait toutefois exception à cette isotopie : la diérèse y amplifie la clameur hostile de l'équipage. Rimant avec

« nuées » (v. 13), le mot inscrit dans un même moule phonique les deux pôles de l'existence du poète, la souveraineté céleste et l'humiliation terrestre, ce qui annonce la dualité examinée plus loin.

3.3. Synérèses, diérèses et structuration de l'espace

La poésie de Baudelaire repose souvent sur une organisation de l'espace en deux sous-espaces opposés : le ciel et la terre. Dans « Élévation », le ciel, figuré par « au-dessus des étangs », « au-dessus des vallées », « l'air supérieur », « sphères étoilées », etc., s'oppose à la terre, représentée par « miasmes morbides », « existence brumeuse », etc. Cette opposition catégorielle s'observe aussi dans « L'Albatros », où « albatros », « vastes oiseaux des mers » et « voyageur ailé » connotent le ciel, par opposition à « sur le sol », « au milieu des huées » et « marcher », qui renvoient à la terre.

Cette configuration de l'espace trouve un appui dans la répartition des synérèses et des diérèses. Ainsi, les synérèses les plus chargées de sens d'« Élévation », « miasmes » (v. 9), « derrière » et « ennuis » (v. 13), s'attachent à une terre présentée comme un lieu d'enfermement et d'étouffement du poète. Ce constat trouve sa confirmation dans les deux derniers vers de « L'Albatros » : « Exilé sur le sol au milieu des huées, / Ses ailes de géant l'empêchent de marcher ».

Quant aux diérèses, elles marquent la fuite du poète vers un idéal céleste, monde spirituel et divin où il pourrait se purifier et se réconcilier avec lui-même, loin des hommes et des « miasmes morbides ». Cette séparation d'avec les choses mondaines et éphémères se manifeste par l'étirement vocalique, la prononciation distincte des voyelles dans « nu-a-ges » (v. 2), « pu-ri-fi-er » et « su-pé-ri-eur » (v. 10). Cette catégorisation oppositionnelle de l'espace conduit, sur le plan thymique, à dégager des thématiques dichotomiques propres à chaque sous-espace :

> **Ciel** : Élévation / Mouvement / Purification / Spiritualité / Vie / Euphorie

vs

Terre : Mondanité / Vie terrestre / Impureté / Vanité / Temporalité / Mort / Dysphorie

L'opposition figurative et thématique « ciel » *vs* « terre » traduit l'instabilité du poète, incapable de demeurer dans un espace circonscrit parce que confronté aux échecs, aux souffrances et aux jugements pernicieux des hommes. Les synérèses et les diérèses, qui connotent tour à tour l'amertume, le déchirement et l'effacement, puis l'élévation, la spiritualité, l'évasion et la liberté, témoignent de la conscience qu'a le poète de sa nature d'homme imparfait, soumis aux vicissitudes de l'existence, c'est-à-dire de son ipséité au sens de Jerphagnon (1965).

3.4. Synérèses et diérèses : dualité et écartèlement existentiel du poète

Dans cette analyse, les synérèses, qui contractent le souffle, ont été associées à la pesanteur et à l'attraction des choses matérielles, mondaines et éphémères ; les diérèses, qui l'étirent, à l'élévation et à l'affranchissement. C'est la tension entre ces deux pôles, et non chacun d'eux isolément, qui fait sens.

Le double emploi des synérèses et des diérèses dans les mêmes poèmes, et parfois dans un même vers (« mi-lieu » / « hu-ées », v. 15 de « L'Albatros »), figure concrètement l'homme partagé entre les joies et les souffrances, entre le bien et le mal, entre la vie et la mort, entre l'euphorie et la dysphorie. Il symbolise, en dernier ressort, l'incertitude de l'homme, son incapacité à unir son être au monde qui l'entoure d'une manière harmonieuse et atemporelle. On retrouve ici, transposée à Baudelaire, l'opposition que Louis Hébert (2009 : 138) relève à propos de La Fontaine, « entre l'utile ou l'essentiel et le futile ».

Conclusion

La scansion intégrale des trente-six alexandrins du corpus a permis d'établir dix synérèses et neuf diérèses. Les synérèses les plus significatives (« miasmes », seule véritablement marquée,

« derrière », « ennuis », « milieu ») évoquent la pesanteur, la condensation et l'enfermement que connaît le poète, et avec lui l'homme terrestre. Les diérèses (« nuages », « purifier », « supérieur », « alouettes », « muettes », « Poète », « nuées », « huées », « géant ») traduisent au contraire, à l'exception de « huées », la rupture, la fuite et l'élévation. Leur coexistence dans les mêmes poèmes, et parfois dans un même vers, révèle l'opposition permanente qui anime la vie terrestre : le poète, à l'image de tous les hommes, est partagé entre deux postulations contraires, ces « postulations simultanées » que Baudelaire décrit dans *Mon cœur mis à nu*, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan (Baudelaire, 1975). Les hypothèses de départ se trouvent ainsi confirmées, sous réserve de la part de convention qui régit la prosodie classique ; l'extension de l'analyse à l'ensemble de la section « Spleen et Idéal » permettrait d'en éprouver la portée. Terminons dans le sillage de Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas (2018 : 14) en soulignant que le poète, par l'usage des synérèses et des diérèses, affirme son « altérité » en se confrontant « à la mêmeté, à l'usage dominant, aux représentations figées et imposées, à la doxa et à l'évidence ».

Références bibliographiques

Aquien, M. (1993). *Dictionnaire de poétique*, Paris, Le Livre de Poche.

Baudelaire, C. (1975). *Œuvres complètes*, t. I, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».

Cornulier, B. de (1982). *Théorie du vers. Rimbaud, Verlaine, Mallarmé*, Paris, Seuil.

Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L. et al. (2002). *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.

Fónagy, I. (1983). *La Vive Voix. Essais de psycho-phonétique*, Paris, Payot.

Fontanille, J. et Couégnas, N. (2018). *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.

Gouvard, J.-M. (1999). *La Versification*, Paris, PUF.

Grammont, M. (1965). *Petit traité de versification française*, Paris, Armand Colin.

Greimas, A. J. et Courtés, J. (1979). *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

Hébert, L. (2009 [2007]). *Dispositifs pour l'analyse des textes et des images. Introduction à la sémiotique appliquée*, Limoges, Presses universitaires de Limoges.

Jakobson, R. et Lévi-Strauss, C. (1962). « "Les Chats" de Charles Baudelaire », *L'Homme*, 2(1), p. 5-21.

Jerphagnon, L. (1965). *De la banalité. Essai sur l'ipséité et sa durée vécue : durée personnelle et co-durée*, Paris, J. Vrin.

Mazaleyrat, J. (1974). *Éléments de métrique française*, Paris, Armand Colin.